

## L'ENFANT A LA FENÊTRE

Parfois, assis dans son fauteuil, il fermait les yeux comme d'autres allument la télévision. Il se voyait alors avec deux ou trois enfants, rarement plus, jouant au ballon prisonnier dans une cour de récréation. D'autres fois, passaient sur l'écran de son regard de longues courses effrénées au bord de la mer : qui arrivera le premier, qui ne sera jamais rattrapé par aucun des autres ? Il en était presque essoufflé. Ou bien, les jours de grisaille, il imaginait une belle jeune femme. Il serait assis sur ses genoux, il se blottirait contre elle bien serré contre ses seins, chatouillé ou agacé par de longs cheveux noirs au parfum unique et reconnaissable entre tous.

L'enfant s'appelait Maxime. Son fauteuil n'était pas pour lui un fauteuil mais une voiture, une B X. Maxime aimait ce son : bé-ix. Il lui arrivait de le prononcer en allongeant la première syllabe puis de lâcher brusquement la dernière, comme s'il s'agissait d'un point d'interrogation ou d'une flèche lancée vers le ciel : béeéé-ix ! A d'autres moments, la première syllabe était presque élidée, quasi inexistante, murmurée du bout des lèvres, une simple trace de son, alors que le ix surgissait affirmatif, impératif, tranchant, triomphant, définitif.

Maxime fermait donc souvent les yeux. Il ne cherchait pas particulièrement l'obscurité mais il n'en avait pas peur. En réalité, il les fermait pour les ouvrir immédiatement après. Il pouvait le faire répétitivement aussi souvent qu'il le voulait, ravi et en même temps surpris de découvrir à chaque fois que tout était bien à la même place. Assez fréquemment encore, il fermait les yeux très fortement et longuement, crispant son visage dans un violent effort. Lorsqu'il les ouvrait à nouveau, les objets étaient d'abord flous, traversés de mille points lumineux, de mille étoiles. Il attendait alors avec une vague peur que l'ordre se rétablisse progressivement. Maxime, satisfait et soulagé, se disait : « C'est moi qui ai fait tout ça ». Quelques fois même il ouvrait les yeux en louchant le plus fort et le plus longtemps possible et relâchait ensuite la tension, doucement, pour remettre ces objets en place. Finalement, il affichait un sourire qui trahissait un sentiment de puissance. « C'est moi le plus fort », pensait-t-il. Mais ce sourire ne mettait pas très longtemps à se ternir et son visage devenait à nouveau sérieux.

Avec le temps qui passait sans pouvoir être rattrapé, ce jeu était de plus en plus souvent brisé, particulièrement lorsque, en sortant de l'ombre, il croisait le regard de sa mère posé sur lui. Un regard appartenant à un autre monde, un monde froid, inconnu, un regard incompréhensible qui ne lui disait plus rien. Ce n'était pas celui de la jeune femme aux longs cheveux noirs qu'il pouvait imaginer le tenant sur ses genoux. Maxime, comme hypnotisé, ne pouvait pas baisser les yeux devant ce livre tantôt fermé, tantôt ouvert sur deux pages blanches qui le glaçaient. Il aurait voulu que ces yeux lui renvoient la lumière qu'il avait connue il y a bien longtemps, il en était certain, une lumière en tout cas qu'il désirait de toutes ses forces. Il aurait surtout voulu que sa mère lui dise quelque chose, n'importe quoi au lieu de garder un silence troublant presque hostile. Il détaillait alors de loin ce visage éclaté comme les pièces d'un puzzle et ne parvenait pas à faire tenir ensemble les rides aux coins des yeux, ce nez un peu trop long, cette bouche aux bords affaissés, entre-ouverte sur un trou noir. Il pensait : « c'est ma mère », mais ces mots n'avaient aucun sens.

« Comment le lui dire ?

Comment le leur dire » ? Parce que son père aussi depuis quelque temps lui semblait fuyant et embarrassé de sa présence. A tort ou à raison, il avait l'impression que souvent ses parents échangeaient un regard appuyé alors qu'ils ne pouvaient soutenir le sien. A d'autres moments il se sentait épié, sans hostilité sans doute, mais sans la tendresse naturelle qu'il avait connue autrefois. Même les baisers de sa mère lorsqu'elle sortait de sa chambre lui paraissaient furtifs et il avait découvert que ses lèvres étaient froides.

Il ne comprenait pas pourquoi il en était ainsi. Maxime sentait ses parents faibles, vulnérables, désorientés. Aucune journée ne passait sans qu'ils aient égaré quelque chose : un papier, des clés, des lunettes. Son père restait parfois assis à table, un journal ouvert devant lui mais il ne lisait pas. Maxime n'était pas dupe. Il lui semblait aussi que sa mère, habituellement discrète et adroite, faisait maintenant beaucoup de bruit à la cuisine. Elle entrechoquait les casseroles, laissaient tomber n'importe quoi, même des assiettes qui se brisaient avec fracas. Et puis, fréquemment, à certaines de ses questions, ils répondaient : « Mais je ne sais pas, moi ». Pourquoi ne savaient-ils pas ? On aurait dit que plusieurs mots avaient disparus de leur vocabulaire, ils s'étaient évanouis, enfuis, à moins qu'ils ne se soient dissimulés. Aux yeux de Maxime, ses parents étaient désormais frappés de stupidité, s'était-il même dit un jour. Ca le mettait d'autant plus mal à l'aise que

Maxime, lui, était convaincu, de connaître les réponses sans pouvoir les formuler. Au fond de lui, il savait tout. Son savoir était tout entier contenu dans un seul mot. S'il avait osé, il l'aurait dit à ses parents, qui, il en était certain, auraient alors compris et même peut-être admis. Tout serait alors devenu simple. Ce mot n'était prononçable par personne. Il lui était insupportable de constater qu'il vivait désormais avec deux héros vaincus par leur peur.

Depuis peu, s'adressant à eux, Maxime avait souvent pris l'habitude de commencer sa phrase par : « Je vais te dire... ». Il l'avait fait d'abord machinalement puis maintenant en toute conscience. Cette phrase était une sorte de Sésame car, chaque fois, tous les deux se tournaient immédiatement vers lui. Elle le dispensait de dire Papa ou Maman. Il avait surtout noté en cette occasion, en cette provocation, une sorte d'intensité dans leur regard. Il avait besoin de l'intensité de leur regard. Elle le fortifiait et pourtant elle rendait les mots impossibles. Alors, Maxime poursuivait par une banalité qui détendait ses parents mais lui, retournait à sa solitude. « Comment le leur dire », était devenu une question obsédante.

Un jour, depuis sa chambre, il avait crié :

-« Papa !

-Oui ?

- Je vais mourir mais quand », avait-il ajouté plus bas.

Son père n'avait pas entendu et lui avait répondu :

« Tout à l'heure, Maxime, je suis occupé pour l'instant ».

Maxime était resté immobile quelques instants, le visage fermé. Puis, il avait tiré doucement le carton caché derrière le coussin qui lui callait le dos et avait regardé une nouvelle fois le dessin *pour – après* qui était son secret. Rien n'avait plus d'importance que ce dessin. Une intimité étroite s'était tissée entre lui et ce dessin. Personne encore n'avait le droit de le voir. Il n'en avait parlé à personne. Il ne pouvait pas. Il prenait son temps pour ne pas l'achever. Il avait le temps, il le savait. Le temps, c'est important. Le temps, ça compte. Pour lui le temps se comptait et il comptait le temps. « Encore un jour de plus », se disait-il les jours sombres. Bientôt cependant, mais quand, il n'y aurait plus rien à dessiner. Chaque jour, il apportait un trait supplémentaire, une touche nouvelle, un peu plus de bleu ou de rouge, surtout du rouge, du plus clair au plus foncé. Progressivement, la tache rouge s'était beaucoup agrandie et tenait une grande place dans le dessin. Il avait aussi ajouté des lettres en désordre, des assemblages de lettres et même, par ci par là,

quelques chiffres. Tous ces éléments étaient enchevêtrés et aucune signification ne semblait s'en dégager. C'était une sorte de jeu de piste, ou mieux, de message codé. Même lui n'en avait pas le code. Maxime aurait été bien en peine d'expliquer son dessin mais il savait qu'il avait du sens. Peut-être le comprendrait-on après, plus tard. Maxime suspendait quelques fois son crayon ou son pinceau et se disait silencieusement : « Je prépare le temps ». Puis, toujours en cachette et silencieusement, il se remettait à travailler avec une sorte de gravité et d'importance, avec sérieux en tout cas, sans gaîté ni tristesse, comme en état second. C'était son travail, sa nécessité, son lien à la vie, celle qu'il ne connaîtrait pas. Quand il estimait en avoir assez fait pour la journée, il remettait le dessin dans le carton derrière son coussin et, en général, il s'efforçait de ne plus y penser jusqu'au lendemain.

Un jour ensoleillé de printemps, peu de temps après avoir demandé à son père « je vais mourir mais quand », il s'est senti plus las que d'habitude, la tête vide, tandis qu'un doux chagrin l'aurait presque fait pleurer. Après avoir écrit la lettre X dans un coin du dessin comme une signature, il décréta qu'il n'y toucherait plus. Le dessin était terminé. Avant de le remettre à sa place, il le regarda sans pouvoir s'arracher à lui. Le temps semblait abolit. Le carillon du salon ne scandait plus les heures. Il le regarda longuement, comme il le faisait parfois quand il avait du mal à avaler sa salive parce qu'une boule le gênait dans la gorge ou lorsqu'une fatigue fade l'envahissait et qu'aucune image, fut-elle vague, n'éclairait l'écran de son regard. Le dessin pour après était terminé. Il avait déposé tout ce qu'il avait pu y inscrire mais il mit plusieurs minutes avant de le ranger derrière le coussin.

Alors, ce jour là, il roula son fauteuil B X vers la fenêtre qui donnait sur un jardin. Il devait être à peu près quatre heures de l'après midi. Le soleil pâlisait imperceptiblement. Aucun nuage ne troublait le ciel. On entendait ça et là le bruit d'une mobylette dans la rue ou la voix de quelques passants sans pouvoir distinguer leurs propos. Un vent timide agitait mollement les feuilles des arbres. Ce jour-là, l'écran de son regard affichait une image plate et immobile, une mer silencieuse et sans vague où l'horizon fuyait. L'horizon même avait disparu. Maxime s'installa le plus confortablement possible, regarda le marronnier tout au fond du jardin et ses yeux se mêlèrent au feuillage naissant.

Claude Spielmann